Document généré le 25 avr. 2024 02:08

Globe
Revue internationale d'études québécoises

Gaston Miron, *L'Avenir dégagé. Entretiens 1959-1993, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu,* Montréal, L'Hexagone, 2010

Michel Biron

Volume 14, numéro 1, 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1005999ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1005999ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)
1923-8231 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2011). Compte rendu de [Gaston Miron, *L'Avenir dégagé. Entretiens 1959-1993, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu,* Montréal, L'Hexagone, 2010]. *Globe*, *14*(1), 232–236. https://doi.org/10.7202/1005999ar

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Gaston Miron
L'Avenir dégagé. Entretiens 1959-1993, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, Montréal, L'Hexagone, 2010.

Autant Gaston Miron éprouvait toutes sortes de résistances lorsque venait le temps d'écrire et surtout de publier, autant il aimait parler aux autres, qu'ils soient poètes, journalistes, traducteurs, lecteurs, compagnons de route, professeurs, étudiants ou simples passants. Rien ne lui était plus naturel et plus agréable que la formule de l'entretien, comme si le dialogue avec autrui lui permettait de se rapprocher de lui-même en allant vers son interlocuteur. Miron a toujours aimé s'expliquer, rebondir sur les questions, raconter des anecdotes, souvent les mêmes d'ailleurs, mais reprises avec la même énergie, avec le même plaisir de l'échange direct, avec la même chaleur communicative, avec la même verve rassembleuse. Ses entretiens n'ont peut-être pas le fini et l'originalité de certains des textes en prose déjà rassemblés par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu en 2004 sous le titre *Un long chemin. Proses 1953-1996*, que ce soit la « conférence de l'Estérel » de 1974 ou la conférence prononcée à l'Université de Montréal en 1990 (« Parcours et non-parcours »), mais ils en sont le complément nécessaire et permettent de suivre la pensée en acte de Miron. Ils font directement écho aux grands thèmes mironiens : les rapports difficiles entre poésie et action militante, l'éternelle question de la langue au Québec et l'avenir du pays.

L'Avenir dégagé est composé de façon un peu inattendue en quatre parties de longueur très inégale. La première, intitulée « L'homme, son parcours, son œuvre », est de loin la plus longue et fait revivre l'évolution de Miron, de 1959 à 1993. Suivent quatre entretiens consacrés aux éditions de l'Hexagone (dont il est pourtant également question ici et là dans certains entretiens de la première partie), puis une partie rassemblant quatre témoignages sur des écrivains fort différents (Jack Kérouac, Alain Grandbois, Jean-Jules Richard et Alfred DesRochers) et enfin un long et passionnant entretien avec Flávio Aguiar qui forme à lui seul la quatrième et dernière partie. Une telle division paraît défendable, mais il aurait tout de même été possible, voire plus simple, d'intégrer ces trois parties dans la première et de s'en tenir au seul ordre chronologique, le seul qui s'impose de toute évidence.

Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu travaillent depuis plus d'une décennie maintenant à faire connaître l'œuvre éparse de Gaston Miron

et on ne peut que leur savoir gré de mettre ainsi à la disposition du public et des chercheurs les poèmes (*Poèmes épars*, L'Hexagone, 2003) et des textes divers tirés des archives de Miron. Les entretiens rassemblés dans *L'Avenir dégagé* comptent un certain nombre d'inédits, la plupart étant des transcriptions intégrales d'entretiens diffusés à Radio-Canada. Parmi les 76 entretiens déjà publiés et dont on trouvera la liste chronologique en fin de volume, les auteurs ont judicieusement choisi de ne retenir que les 25 plus substantiels. La publication in extenso des entretiens aurait aggravé l'effet de répétition qui est déjà assez frappant lorsqu'on lit les textes sélectionnés. C'est particulièrement vrai de la question de la langue qui hante littéralement Miron (et le Québec) et revient plus souvent que tout autre thème.

Miron est toujours Miron, mais sa manière varie selon l'interlocuteur, selon la période aussi. Avec les interlocuteurs français, il refait tout le chemin du Québec d'hier à aujourd'hui, avec une aisance d'ailleurs remarquable, comme si son passé d'instituteur l'avait préparé à donner de telles leçons d'histoire culturelle et politique. Avec un militant radical comme Raoul Roy, fondateur de *La Revue socialiste*, il rejette avec force l'idée d'une langue québécoise et n'hésite pas à contredire son interlocuteur, à lui rappeler la complexité de la situation. Dans un entretien en grande partie inédit accordé au poète franco-ontarien Robert Dickson accompagné de quelques étudiants de l'Université laurentienne de Sudbury, Miron se retrouve en position défensive, portant tout à coup les habits inconfortables du dominant et cherchant, sans trop convaincre ses interlocuteurs, à montrer les avantages de l'indépendance du Québec pour les francophones de l'Ontario et d'ailleurs au Canada. À l'inverse, avec des universitaires comme Claude Filteau ou Jean Larose qui l'amènent (enfin !) sur le terrain de la poésie, Miron retrouve ses marques et se permet d'aller au fond des choses, encouragé en ce sens par les questions précises de ses interlocuteurs. Il parle de la genèse de sa poésie et nous fait entrer dans la fabrique du poème.

L'entretien le plus riche, à cet égard, est celui qu'il accorde en 1981 à son traducteur brésilien Flávio Aguiar, qui rappelle quelque peu le célèbre dialogue entre Anne Hébert et son traducteur Frank R. Scott. Rarement Miron s'est-il expliqué de façon aussi franche et détaillée sur le sens de plusieurs de ses poèmes les plus connus (dont « La marche à l'amour »), sur les variantes apportées d'une édition à l'autre. On imagine la difficulté que présente le texte de Miron pour un traducteur qui doit composer avec les nombreuses modifications apportées par le poète. L'entretien dure deux jours et sa transcription fait plus de 50 pages. Le traducteur avance poème par poème et se permet de demander chaque fois

quel est le sens de tel mot, de tel vers. Miron explique à Flávio Aguiar ce qu'est une « tête de tocson », une « grégousse », un « *damned Canuck* », une « palinte osseuse » (« C'est une erreur du typographe ! Quand j'ai vu ce mot-là, je l'ai trouvé tellement beau que je l'ai laissé : une "palinte" ! », p. 373). Comment traduire une erreur de typographe ? Il faudra faire comme les traducteurs anglais, laisser le mot tel quel en le plaçant entre guillemets. Plus loin dans l'échange, Miron s'amuse à démythifier et à démystifier la poésie, comme ici autour de la femme aux yeux pers :

> Flávio Aguiar. – Une dernière question à propos de « La marche à l'amour »… Avec tout cela dans ta tête, enfin, cette division du rôle de la femme, d'où viennent ces yeux pers au tout début, dans : « tu as les yeux pers des champs de rosées » ?
> Gaston Miron. – Elle avait les yeux pers, c'est tout…
> Flávio Aguiar. – Elle avait les yeux pers, c'est seulement ça ?
> Gaston Miron. – Oui, mais la rosée aussi est pers, c'est mauve, c'est vert, c'est gris, c'est jaune, etc. Enfin, c'est très simple, très prosaïque parfois, c'est beau comme cela…
> Flávio Aguiar. – Oui mais parfois, ce n'est pas prosaïque. (Il rit) Je posais cette question parce que les yeux pers, cela recoupe bien le sujet de notre discussion. Les yeux pers, ce sont les yeux d'une déesse.
> Gaston Miron. – Ah oui ? Tu vois, je n'ai jamais pensé à cela… Alors c'est inconscient, et donc c'est plus fort. (Il rit.)
> Flávio Aguiar. – Ce sont les yeux d'Athéna, la déesse de la sagesse. Elle aussi est une jeune fille. Peut-être que c'est la vierge également, je n'ai pas eu le temps de vérifier…
> Gaston Miron. – Mais Rose-Marie, elle avait réellement les yeux pers ! Si tu la rencontrais, tu verrais ! (p. 385)

Il y a chez Miron un véritable bonheur à dire la poésie comme à parler de la poésie, à refuser de dissocier la poésie de l'expérience.

La plupart des entretiens n'abordent toutefois pas directement la fabrique du poème et touchent davantage aux conditions générales de la poésie et, plus généralement, à l'évolution politique et culturelle du Québec. Gaston Miron s'y révèle un pédagogue infatigable, formulant et reformulant sa pensée de façon à la rendre de plus en plus limpide, plus persuasive aussi. Sa stratégie la plus efficace consiste cependant, là encore, à expliquer la situation globale à partir de sa propre expérience. D'entretien en entretien, il refait le parcours de sa vie. C'est aussi sa manière d'écrire, comme il le confie à Lise Gauvin en 1993 en parlant de ses années de formation : « Je suis un écrivain qui écrit à partir de son expérience non pas de son imagination. Je ne suis pas capable de faire une œuvre d'imagination. Je n'étais pas capable

de rédiger les textes demandés parce qu'on ne me demandait jamais de parler de moi. » (p. 271)

Au fil des entretiens, on voit se constituer une sorte de récit de soi où l'histoire personnelle et l'histoire collective se superposent. C'est ainsi qu'à partir de 1970, Miron va justifier son difficile rapport à la publication en fonction du contexte politique qui « empêchait » le poème d'exister. À Jean Royer par exemple, il explique :

> On peut me demander pourquoi je ne publiais pas avant 1963. Je crois qu'un homme se définit par un certain nombre de refus et de choix. Alors, en 1963, en raison des circonstances qui étaient les miennes et les nôtres, et qui référaient à ma démarche (je l'ai expliquée dans le « Non-poème »), à savoir que je considérais que la situation globale qui nous était faite comme projet collectif – et, par voie de conséquence, comme possibilité de projet individuel – était jusque-là une situation d'empêchement au poème. Le poème était empêché. (p. 114-115)

Une telle « rationalisation » fait l'impasse, bien sûr, sur le fait que le poème continuera d'être empêché par la suite. Quand le contexte politique aura changé, Miron introduira d'ailleurs un tout autre récit (maintes fois repris dans ses entretiens), celui du grand-père analphabète : « C'est un événement considérable, explique-t-il à Jean Larose en 1990, parce que ça va déclencher une certaine culpabilité vis-à-vis de l'écriture » (p. 237). Plus l'explication relève du récit de soi, plus elle révèle quelque chose qui semble profondément inscrit dans la psyché collective de l'écrivain québécois, une sorte de résistance, un malaise, un « empêchement » qui dépasse les circonstances politiques ou biographiques.

Il y a une manière de parler de la poésie, de la politique ou de la langue qui n'appartient qu'à Miron. Certes, il aborde des sujets rebattus au Québec ad nauseam, mais sans dogmatisme, porté par l'énergie de la conversation, par le plaisir de parler, par une connaissance du monde au sens le plus vaste. Les entretiens font voir comment Miron ajuste son propos selon les publics (qui sont d'ailleurs remarquablement diversifiés), mais il faut aussi insister enfin sur la présence de Miron, sur sa capacité d'être lui-même peu importe le contexte, comme si tous ces contextes lui étaient familiers. En France ou ici, devant des universitaires ou des amis poètes, Miron a la même voix. D'autres poètes québécois ont davantage voyagé que lui, tous (ou presque) ont publié beaucoup plus de poèmes que lui, mais il n'en est guère qui incarne autant que lui ce qu'il faut bien appeler une présence à soi-même en même temps qu'une conscience universelle de la poésie qui passe non pas

par de grands mythes, comme ce pouvait être le cas chez Anne Hébert par exemple, mais par le récit de soi, par l'expérience la plus intime du monde, par l'affirmation audacieuse d'une voix à nulle autre pareille. La voix de Miron, c'est aussi la présence d'un corps qui ne se gêne pas pour exister, pour se mettre lui-même en scène, pour incarner le poème, pour le travailler physiquement en l'enracinant dans le désir et la vie même. On oublie ce qu'une telle attitude a pu avoir de hardi et de libérateur dans le Québec de l'époque. Parlant à Flávio Aguiar d'un extrait de « La marche à l'amour » qui avait paru dans un journal, Miron se vantera d'avoir été le premier auteur québécois à représenter « l'acte de chair » dans un poème. C'était en 1957.

Michel Biron
Université McGill
Chaire de recherche du Canada
en littérature québécoise et francophone

Jacques Portes
L'impossible retour de la France. De « La Capricieuse » à de Gaulle, Montréal, VLB Éditeur, 2008.

Cet ouvrage traite sans complaisance de la nature des relations franco-québécoises de 1855 à 1967. En quatre chapitres serrés et six annexes (où sont reproduits des textes de La Galissonnière, Tocqueville, Belvèze, Rameau de Saint-Père, Gaillard de Champris et de Gaulle), Jacques Portes montre que les gouvernants français – avant de Gaulle – ne souhaitent pas modifier l'équilibre des forces en Amérique du Nord. Ils s'appliquent à ne pas indisposer les maîtres de l'Empire britannique, dont ils escomptent l'appui diplomatique et militaire. Quant aux Canadiens français, malgré certaines apparences trompeuses, ils n'envisagent jamais sérieusement un retour à la « mère patrie ». Le premier chapitre revient sur l'épisode de « La Capricieuse » ; le deuxième, sur les conséquences des traités de Paris (1763) et de Versailles (1783) ; le troisième, sur le lien conservateur qui se noue entre les deux sociétés par l'entremise de quelques individualités ; le quatrième traite de l'ambiguïté des retrouvailles franco-québécoises. Portes ne verse donc pas dans un sentimentalisme déconnecté des rudes réalités géopolitiques. Il insiste sur le caractère implacable d'un processus historique : côté